

La dame
en rose

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La dame en rose / Sylvie Gobeil

Nom : Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure

Gobeil, Sylvie, 1957 | Ascension

Description : Sommaire incomplet : tome 1. L'ascension

Identifiants : Canadiana 20220007225 | ISBN 9782897836313 (vol. 1)

Classification : LCC PS8613.O25 D36 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Massonstock / iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE GOBEIL

La dame en rose

* *L'ascension*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La colline du corbeau

1. *Le château Ravenscrag*, 2020

2. *Le diadème écossais*, 2021

Lady Lacoste, 2018

De tendres aspirations, 2016

*À mes petits-enfants, Lauralie et Eliam,
que j'aime de tout mon cœur.*

*«La vie est une rose dont chaque pétale est une illusion
et chaque épine une réalité.»*

ALFRED DE MUSSET

*«Je ne veux que m'entourer de personnes qui sont
capables de réaliser l'impossible.»*

ELIZABETH ARDEN

1

Ontario, 1888

— Dépêche-toi! Ne le fais pas attendre. Tu sais bien qu'il...

Christina n'a pas le temps de terminer sa phrase que la porte de la maison s'ouvre avec fracas. Un homme de taille moyenne se tient sur le seuil et regarde d'un œil sévère les deux adolescentes.

— Tu viens ou je pars sans toi, Flo? s'impatiente-t-il.

La retardataire se lève aussitôt de sa chaise.

— Je viens, affirme-t-elle d'un ton décidé.

— Bien!

Sans saluer son autre fille, William Graham repart aussi vite qu'il est arrivé. Christina pousse un soupir.

— Il a sa tête des mauvais jours. Ne cherche pas à le provoquer, recommande-t-elle à sa sœur cadette.

— Je serai sage comme une image, promis.

À ces mots, Florence saisit son manteau sur le dossier de sa chaise et se hâte vers la sortie. Restée seule dans la cuisine, Christina s'assoit et s'accorde une pause de quelques minutes. Levée à l'aube, comme chaque matin de la semaine, elle n'a pas eu un moment

de répit. Depuis le décès de sa mère, survenu il y a trois ans, c'est à elle qu'incombent les tâches ménagères. Elle doit aussi s'occuper de ses trois sœurs et de son frère. De lourdes responsabilités pour une adolescente de quinze ans ! Souvent, elle rêve d'être sur une île déserte, loin des problèmes et des inquiétudes.

La tasse de thé bouillant qu'elle tient entre ses mains glacées ne parvient pas à la réchauffer. Il fait froid dans la maison. Comme elle aimerait faire une attisée pour chasser l'humidité ! Par souci d'économie, son père s'y oppose. « Habillez-vous plus chaudement », répète-t-il à ses enfants. Christina n'en a soufflé mot à personne, mais elle demeure convaincue que sa mère a succombé à la tuberculose en raison du froid malsain qui sévit en permanence dans leur misérable logis. Avant cette terrible maladie, elle se souvient combien Susan Graham était belle et souriante. *Je suis la seule à l'avoir vue ainsi*, pense-t-elle tristement. Son frère et ses sœurs étaient trop jeunes à l'époque. Christina dépose sa tasse sur la grande table familiale et se passe une main dans les cheveux. Sa mère lui manque beaucoup. L'adolescente a effacé les souvenirs douloureux de sa mémoire pour ne garder que les plus heureux, ceux d'avant la maladie. Il en va autrement pour sa fratrie. Des cinq enfants de Susan Graham, Florence est celle qui a été le plus bouleversée par sa mort. Elle a fait des cauchemars pendant des semaines, se réveillant la nuit en poussant des cris perçants. Pour calmer l'angoisse de la fillette de six ans, Christina a partagé son lit avec elle. « Une bien mauvaise habitude », ronchonnait le père de famille. Pourtant, il tolérait la situation puisque les terreurs nocturnes étaient de moins en moins fréquentes. Plongée dans ses pensées, Christina sursaute lorsqu'on lui tape dans le dos. Elle se retourne aussitôt et aperçoit la benjamine.

— Tu te lèves tôt ce matin, Gladys. Il n'est même pas sept heures.

Penaude, l'enfant baisse les yeux et fixe le sol. Christina lui relève doucement le menton et lui sourit.

- Ce n'est pas un reproche, simplement une constatation.
- Papa et Flo parlaient fort. Ça m'a réveillée, se défend Gladys.
- Ils sont partis maintenant. Assieds-toi ! Je vais te servir un bol de gruau.
- J'aime pas ça, le gruau.
- Si tu veux devenir grande et forte, tu dois en manger.

La moue sceptique, Gladys obéit à contrecœur. Chaque bouchée est assaisonnée d'une grimace. Christina la surveille du coin de l'œil. Consciente des efforts déployés par sa sœur pour surmonter son dégoût, elle renonce à lui faire gratter le fond du bol avec sa cuillère.

- Une dernière, l'encourage-t-elle gentiment.

Soulagée, la blondinette de quatre ans se dépêche d'avaler, puis repousse son bol.

- Je peux aller jouer dehors ? demande-t-elle.

Christina jette un regard par la fenêtre et secoue la tête.

- Pas ce matin, il commence à pleuvoir.
- Je vais mettre mon capuchon.
- C'est non, Gladys.

Christina s'est exprimée d'un ton autoritaire pour couper court à toute discussion. Sachant qu'il ne sert à rien d'insister, la fillette quitte sa chaise.

- Va t'habiller. Ensuite, je démêlerai tes cheveux qui en ont bien besoin.

Gladys sort de la pièce en traînant les pieds. Christina hausse les épaules. Ce matin, elle n'a pas le temps de s'apitoyer sur le sort de la benjamine. Il y a trop à faire. Le lundi est la plus grosse journée de la semaine. Son frère se lèvera bientôt et c'en sera fini de la tranquillité. À onze ans, William Pearce, surnommé «Willie», est un garçon turbulent, une boule d'énergie, comme s'amuse à dire Lilian. Penser à son autre sœur lui rappelle qu'elle a besoin d'aide pour mener de front toutes les corvées. Même si elle n'a que treize ans, Lilian se montre raisonnable et toujours prête à donner un coup de main. *Flo aussi*, reconnaît Christina. Les coudes posés sur la table, son menton entre ses mains, elle profite de ses derniers instants de calme tout en se demandant comment cela se passe entre son père et Florence. Elle est remplie d'inquiétude lorsque ces deux-là sont en tête-à-tête. Impulsive, sa sœur ne se gêne pas pour dire sa façon de penser, ce qui irrite le père de famille. La relation est souvent tendue entre eux. Lorsqu'elle est présente, Christina essaie de détendre l'atmosphère et d'empêcher que les choses s'enveniment. *Mais je ne suis pas toujours là*, pense-t-elle en soupirant.

Pendant ce temps, sur le chemin menant au marché du village, Florence et son père ne disent mot. Concentré sur la route, William Graham affiche un visage sombre pendant que sa fille regarde droit devant elle tout en réchauffant ses mains dans les poches de son manteau. La petite bruine qui tombe depuis quelques minutes oblige Florence à rabattre son capuchon sur sa tête. Elle est reconnaissante à Christina d'avoir exigé qu'elle bourre ses chaussures de papier journal. «S'il pleut, tu seras bien contente de ne pas avoir les pieds mouillés.» Les semelles de ses souliers sont si minces et usées que l'eau s'infiltrerait rapidement à l'intérieur. Sa famille vit pauvrement. Son père ne réussit pas à joindre les deux bouts. Florence le sait. Dans le passé, sa grand-mère maternelle

ne manquait pas une occasion de le rabaisser. «Vous n'êtes qu'un colporteur», lui a-t-elle dit avec mépris lors de sa dernière visite à ses petits-enfants. Les poings serrés et le regard mauvais, William Graham lui a ordonné de quitter la maison sur-le-champ. Jane Tadd n'a plus remis les pieds chez son gendre. Intriguée par ce mot inconnu, Florence a interrogé sa grande sœur. «Un colporteur, c'est quelqu'un qui vend des marchandises d'un village à l'autre», lui a chuchoté Christina. La fillette est restée perplexe devant cette réponse laconique. *Quel mal y a-t-il à vendre des produits utiles? Pourquoi grand-maman semblait-elle si indignée en prononçant ce mot? Pourquoi papa était-il si furieux?* s'est demandé l'enfant. Même aujourd'hui, elle ne comprend pas ce qu'il y a d'insultant à se faire traiter de colporteur. William Graham tire sur les rênes. Le cheval s'immobilise. Florence revient au présent, heureuse d'être arrivée à destination. Malgré la pluie fine et glaçante, bien des gens se sont déplacés. Le marché est aussi animé qu'il le serait par une belle journée ensoleillée. Du moins, c'est l'impression de la fillette. Dès que la charrette se range à son emplacement habituel, plusieurs femmes s'approchent. William prend aussitôt un air avenant. Avec enthousiasme, l'homme vante ses produits aux clientes qui examinent les fruits et les légumes qu'il déballe devant leurs yeux. La plupart d'entre elles marchandent, mais chaque fois le vendeur a le dernier mot. Les femmes repartent presque toutes avec un panier bien rempli, satisfaites de leurs achats et convaincues d'avoir fait une bonne affaire. Tout au long de la matinée, Florence observe son père, fascinée par sa façon d'interagir avec les clientes. Elle ne dit rien, se contente d'écouter, d'apprendre et de mémoriser ce qu'elle voit. Pourquoi? Elle l'ignore, mais elle a l'intuition qu'un jour, cela pourrait lui servir. Pour la première fois de sa courte vie, elle admire son père. Il a été d'humeur joviale tout en restant persuasif et ferme dans ses prix.

— On rentre, décrète William Graham. Ça ne sert à rien de s'éterniser, j'ai tout vendu.

— Vous êtes le meilleur colporteur du Canada, s'enthousiasme sa fille.

Il lui jette un regard interloqué.

— Comment diable as-tu appris ce mot ?

Le sourire de Florence s'évanouit. Elle n'ose pas lui avouer qu'elle a été témoin de la dispute entre sa grand-mère et lui. Ce soir-là, Christina et elle dormaient dans la chambre jouxtant le salon. Le ton entre les deux adultes avait monté d'un cran, réveillant les deux sœurs.

— C'est pas important, ajoute l'homme en lui adressant un clin d'œil.

Sans plus de façons, il hisse sa fille à l'avant de la charrette, puis grimpe à ses côtés sur la banquette. Il claque les rênes sur le dos du cheval.

— Hue ! crie-t-il à la bête pour la faire avancer.

Lorsque le cheval commence à trotter, Florence se blottit contre son père pour se réchauffer. Aussitôt, il l'entoure d'un bras réconfortant, un geste rare qui vaut son pesant d'or pour une fille de dix ans en manque d'affection.

— Tu as apprécié ta première visite au marché ?

— J'ai adoré, papa. J'ai hâte d'y retourner.

— Tu m'accompagneras de nouveau, lui promet-il.

Heureuse, elle ferme les yeux et savoure l'instant présent. La matinée a été riche en émotions et en surprises.

2

1895

Furieuse, Florence sort en trombe de la maison en claquant la porte derrière elle. Une fois de plus, Christina a été témoin d'une altercation entre sa sœur et son père. Normalement, elle ne s'en mêle pas. «Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce», lui répétait sa grand-mère. Mais aujourd'hui, elle comprend la réaction de Florence et se range de son côté. William Graham reste assis à la table de cuisine. Le visage impassible, il mange avec appétit. Son attitude agace sa fille aînée. Les yeux baissés vers son assiette, l'homme pique sa fourchette dans sa crêpe de sarrasin.

— Elle va se calmer, se contente-t-il de dire.

Révoltée par l'indifférence de son père, Christina prend le parti de l'absente.

— Comment pouvez-vous être aussi insensible ? s'écrie-t-elle, indignée.

L'homme relève la tête. Les mains sur les hanches, une mèche de cheveux noirs lui retombant sur le front, sa fille le fixe avec colère.

— Ne me parle pas sur ce ton et ne me regarde pas ainsi.

Christina ne s'excuse pas. Elle n'a pas l'intention de se taire. Pas cette fois-ci ! D'un geste rapide, elle dénoue et enlève son tablier, puis s'assoit en face de son père. D'une voix adoucie, elle lui demande :

— N'y a-t-il pas d'autres solutions ?

Il secoue la tête.

— Non ! Florence doit travailler, affirme-t-il, catégorique.

— Laissez-la terminer ses études secondaires. Elle a d'excellentes notes. C'est une élève brillante.

— Ce n'est pas à toi de me dire quoi faire, la coupe-t-il sèchement.

— Mais...

— Ta sœur a dix-sept ans. Elle a passé assez de temps sur les bancs de l'école. Le temps est venu pour elle d'aider sa famille. Ce n'est pas compliqué à comprendre, il me semble.

— Obéir sans discuter, c'est ce que vous lui demandez ?

— Oui, comme toute bonne fille raisonnable doit faire. Ressers-moi, s'il te plaît.

Christina prend la tasse que son père lui tend et se lève sans émettre de commentaire. Pendant qu'elle verse du thé dans la tasse vide, les idées se bousculent dans sa tête. *Si grand-maman était encore vivante, tout serait différent*, regrette-t-elle. Même si Jane Tadd s'est brouillée avec son gendre, elle a continué de lui envoyer régulièrement de l'argent. «Je le fais pour mes petits-enfants, pas pour vous», lui écrivait-elle. Christina est convaincue que sa grand-mère aurait aidé Florence à poursuivre ses études. Malheureusement, elle est décédée l'an dernier.

— Tu as peu fréquenté l'école et tu ne t'en portes pas plus mal, lance soudain William.

— Je n'étais pas une élève douée et talentueuse. De plus, je devais prendre la place de maman. L'avez-vous oublié ?

— Au décès de la mère, ce rôle revient à la fille aînée, Tina. Dans le malheur, chacun doit prêter main-forte à la famille.

— Le principe du clan, je sais.

Son père ne cesse de lui rebattre les oreilles avec ses origines écossaises. Elle connaît par cœur l'histoire de leur famille. Jeune, célibataire et sans-le-sou, William Graham s'est embarqué à Liverpool dans un navire de la Allan Line¹ qui transportait des centaines d'émigrants comme lui. Tous espéraient une vie meilleure au Canada. Le pays était grand, neuf et plein de promesses pour ceux qui voulaient travailler. Prêt à tout, n'ayant plus rien à perdre, il a tenté sa chance. Quelques années plus tard, à York, près de Toronto, il a épousé Susan Tadd. Accompagnée de sa mère, de ses deux frères et de son beau-père, un organiste de l'Église d'Angleterre, la jeune femme avait immigré au Canada en 1863. Jane Tadd n'appréciait guère le prétendant de sa fille unique. « Cet homme n'est qu'un colporteur. Il a si peu à t'offrir », avait-elle répété à Susan. Mais celle-ci n'avait pas tenu compte de cet avertissement. Âgée de vingt-cinq ans, elle était majeure et libre d'agir comme bon lui semblait. La belle Anglaise avait donc épousé son gentil Écossais. Pour le meilleur et pour le pire. *A-t-elle regretté son choix ?* s'est souvent demandé Christina. Elle n'a jamais posé la question à sa mère qui a emporté son secret dans la tombe.

1. Voir *La colline du corbeau* (tomes 1 et 2), de la même auteure, chez Les Éditeurs réunis.

— Oui, le clan, répète son père. Que ça te plaise ou non, il n'est pas près de disparaître. Florence devra apporter sa contribution, comme tout le monde.

William Graham se montre inflexible. Quoi qu'elle dise, elle ne parviendra pas à le faire fléchir. Déçue, mais résignée, Christina commence à desservir la table pendant que son père s'installe sur la chaise berçante près de la fenêtre pour fumer tranquillement sa pipe. Aujourd'hui, c'est dimanche, un jour de repos. Pour lui peut-être, mais pas pour elle.

— Ta sœur finira par comprendre et admettre ce qui est raisonnable.

Christina préfère ne pas répliquer. *Florence ne cédera pas aussi facilement qu'il le croit*, se dit-elle.



Florence essaie d'amadouer son père, mais chaque fois qu'elle aborde le sujet épineux, il la fait taire. Jour après jour, elle revient à la charge. Cette guerre froide entre le père et la fille alourdit l'atmosphère à la maison. Frustré de ne pas obtenir gain de cause, le père de famille boit de plus en plus, ce qui inquiète son fils. Un soir, le jeune homme entraîne Florence à l'extérieur. Frère et sœur marchent en silence un moment. Lorsque Willie juge qu'ils se sont assez éloignés de la maison, il demande d'un ton sec :

— Ça va durer encore longtemps, ton obstination ?

— Aussi longtemps que nécessaire, lui répond-elle avec calme.

Il s'immobilise et la considère d'un air excédé.

— Tu ne gagneras pas à ce petit jeu. C'est notre père qui décide, pas toi. Tant que tu demeures ici, tu dois lui obéir.

- Alors, je partirai.
- Pour aller où ?
- Peu importe, je trouverai.
- Et tu vivras d'amour et d'eau fraîche ?
- Mais non, je travaillerai.

C'est la réponse qu'il attendait. Sans le savoir, sa sœur vient de lui faciliter la tâche.

- Donc, tu ne pourras plus étudier, réplique-t-il.

Florence tente de protester, mais aucun son ne sort de sa bouche. Elle est prise à son propre piège. Willie saisit la balle au bond :

— Sois raisonnable. Tant qu'à devoir travailler, fais comme moi, reste à la maison. Du moins pour un temps.

- Ici, ce n'est plus vivable ! s'exclame-t-elle, au bord des larmes.

— À qui la faute ? lui fait-il remarquer. Plus tu lui tiens tête, plus il devient aigri et aime la bouteille. Tina fait de son mieux pour détendre l'atmosphère, mais elle n'y parvient plus. Chacun se tient sur le qui-vive ; résultat : Lollie fuit la maison et Gladys ne sourit plus.

Florence réfléchit. Jusqu'ici, elle n'avait pas réalisé combien son attitude négative concernant le travail avait eu des répercussions sur les membres de sa famille. Après cinq minutes d'un silence inconfortable, elle capitule.

- Je ferai ce qu'il m'ordonne.

Willie retient un soupir de soulagement.



À contrecœur, Florence accepte de petits boulots. Pour l'encourager à persévérer, Christina insiste sur le fait qu'elle contribue à aider les siens.

— Cela serait vrai si papa ne buvait pas autant, lui réplique Florence.

Frère et sœurs conjuguent leurs efforts pour éviter que leur père dépense tout l'argent en alcool. De plus en plus déprimé, William Graham se replie sur lui-même. À l'exception de Gladys, tous ses enfants travaillent. Quant à lui, il continue de se rendre au marché, mais son visage maussade fait fuir les clientes qui ne se pressent plus comme autrefois devant sa charrette. Florence prend son mal en patience. Tôt ou tard, elle quittera cette maison froide et silencieuse. À ses yeux, c'est une certitude.

Les mois passent. Elle n'en peut plus de cette désolante routine. Une idée germe dans sa tête. Pourquoi ne pas tenter sa chance à Toronto? La ville est à moins de dix milles de Woodbridge. Elle se confie à sa sœur aînée qui l'écoute avec attention avant de secouer tristement la tête.

— Papa ne voudra jamais.

— Je le convaincrai.

Christina en doute, mais ne la contredit pas. Cela fait des semaines qu'elle n'a pas vu sa sœur aussi emballée par un projet.

— Je saurai m'affirmer, ajoute Florence. Cette fois-ci, il ne me fera pas taire.



Non seulement la belle brune obtient ce qu'elle souhaite, mais elle reçoit les compliments de son père. L'homme de quarante-huit ans se laisse gagner par les arguments de sa fille qui prétend

trouver un emploi mieux rémunéré à Toronto. Florence s'exprime d'une voix calme et posée, avec beaucoup d'aplomb. Il perçoit sa détermination et son assurance.

— Tu pourrais vendre n'importe quoi à n'importe qui, lui dit-il en la gratifiant d'un sourire.

Pour une fois, le visage de William Graham est accueillant, voire chaleureux, lorsqu'il contemple celle qui a toujours été son enfant préféré. Il ne le lui a jamais avoué, car on ne dit pas ces choses-là. Depuis longtemps, il sait que Florence est promise à un brillant avenir. Ça non plus, il ne lui en a pas soufflé mot. Il garde pour lui ses impressions. Le regard éperdu de reconnaissance, Florence se réjouit d'avoir remporté cette première bataille. Elle s'était préparée à une longue lutte. *Papa est parfois difficile à comprendre*, songe-t-elle, tout en savourant sa victoire.



Florence met peu de temps à dénicher un emploi : vendeuse dans un petit magasin du centre-ville de Toronto. *C'est temporaire, je peux faire mieux*, se dit-elle après avoir été embauchée. Dès son arrivée dans la grande ville ontarienne, elle loue une chambre dans une maison de pension située à proximité de son lieu de travail. Mrs Smith, sa logeuse, est une quinquagénaire sympathique, mais bien bavarde. Quant aux pensionnaires, ils se montrent discrets. Les trois hommes et les deux femmes quittent la demeure très tôt le matin pour ne revenir qu'à l'heure du souper. Chacun est célibataire et mène une vie rangée. Les repas servis dans la salle à manger se prennent en silence. Le soir, les hommes font une longue marche à l'extérieur afin de digérer le repas copieux alors que les femmes se réunissent au salon pour lire ou tricoter. Parfois, Mrs Smith se joint au groupe. Depuis le décès de son mari, la veuve loue des chambres pour meubler sa solitude. C'est du moins ce qu'elle prétend. Florence la soupçonne plutôt d'avoir trouvé ce

moyen pour conserver sa belle grande maison. Avoir six pensionnaires assure un bon revenu à cette femme sans enfants. Florence voudrait égayer ses soirées. Tricoter comme une vieille fille ou feuilleter un magazine en prenant une tasse de thé au salon ne sont pas des activités très excitantes pour celle qui fêtera bientôt ses dix-huit ans. Elle est la plus jeune des pensionnaires. Les deux autres femmes sont âgées de vingt-huit et de trente-quatre ans. Paula est enseignante et Rebecca, sténographe. Florence souhaite en savoir plus sur le métier de Rebecca. La trentenaire lui en décrit les grandes lignes et lui mentionne qu'on donne des cours le soir. Florence s'y inscrit dès le lendemain.

Depuis six mois, elle travaille le jour et, le soir, elle suit une formation pour devenir sténographe. La seule journée de congé dont elle dispose est le dimanche. Les premières semaines, elle est si fatiguée qu'elle n'a qu'une envie le samedi soir : dormir jusqu'au lundi matin. Heureusement, elle retrouve son énergie. Une fois par mois, elle se rend à Woodbridge. Ses visites éclair lui font réaliser qu'elle a pris la bonne décision en s'installant en ville. Il n'y a aucun avenir pour elle dans son village natal. Les dimanches où Florence ne visite pas sa famille, elle délaisse le salon de Mrs Smith afin de se trouver un passe-temps plus intéressant que le tricot ou la lecture. Avec enthousiasme, la promeneuse solitaire découvre les beaux quartiers de Toronto. Chaque semaine, elle poursuit ses explorations de la Ville Reine. Paula lui a expliqué que Toronto a été surnommée ainsi parce que la ville a pris son essor à l'époque de la reine Victoria.

Hier soir, Rebecca lui a proposé une sortie au nickelodeon. Florence a levé un sourcil étonné vers son amie. C'est la première fois qu'elle entendait ce mot.

— Est-ce un nouveau restaurant en ville ? a-t-elle hasardé.